
La prose d'idées espagnole et le paradigme de l'économie domestique ou l'économie dans la littérature (XVI^e-XVII^e siècles)

Marie-Laure Acquier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/6063>

DOI : 10.4000/narratologie.6063

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Référence électronique

Marie-Laure Acquier, « La prose d'idées espagnole et le paradigme de l'économie domestique ou l'économie dans la littérature (XVI^e-XVII^e siècles) », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 16 juillet 2010, consulté le 15 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/6063> ; DOI : 10.4000/narratologie.6063

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2019.



Cahiers de Narratologie – Analyse et théorie narratives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La prose d'idées espagnole et le paradigme de l'économie domestique ou l'économie dans la littérature (XVI^e-XVII^e siècles)

Marie-Laure Acquier

- 1 Le point de départ de cette étude tient à une série d'interrogations à propos d'un discours qui accompagne la réédition de la première œuvre en prose d'Antonio López de Vega, polygraphe d'origine portugaise et acteur reconnu de la scène littéraire dans le Madrid du premier XVII^e siècle¹. Ce discours a pour titre : « Discours économique en forme de lettre, écrite à un grand Seigneur, sur la réforme qu'il a ordonnée en sa maison² ». Il est inclus dans la deuxième édition du *Sueño del perfecto Señor, Sueño político [Songe du parfait seigneur]* datée de 1652 dont l'édition *princeps* est datée de 1626³. Cette œuvre, qui relève du genre du songe didactique, propose dans un habillage fictionnel éprouvé, un manuel d'éducation à usage du gentilhomme courtisan⁴.
- 2 Une première question s'impose : pourquoi un tel discours au contenu concret, polémique et historiquement marqué, fut-il placé à la fin de la réédition d'une œuvre au contenu didactique certes, mais cultivant le genre fictionnel du songe ? Un deuxième problème qui découle du premier concerne la légitimité dont peut jouir un prosateur et poète courtisan pour donner son avis sur la gestion de la maison de l'aristocrate qui lui accorde sa protection. En 1652, Antonio López de Vega était au service du duc d'Albuquerque, Francisco Fernández de la Cueva, promis à un bel avenir comme vice-roi de Nouvelle Espagne. Troisième question enfin qui porte le débat sur le terrain épistémologique : quel est le sens exact de l'adjectif « économique » dans le titre de ce discours alors que la science économique naît, *grosso modo*, à partir du XVIII^e siècle avec la prise en compte systématique des besoins de la population de manière statistique, et la volonté de contrôler les sujets dans leur vie et dans leur corps, ce que Michel Foucault appelle la biopolitique⁵ ? Nous nous proposons de répondre graduellement à ces questions en y apportant trois types de réponses. L'une

proprement textuelle portera l'attention sur les problèmes génériques relevés dans l'œuvre afin de comprendre le sens de l'inclusion d'un texte d'une telle nature dans une œuvre d'allure morale⁶ ; la deuxième met en jeu des informations de type socio-historique et politique afin d'élucider le type de rapports qui lie le poète à son protecteur ; la dernière enfin, de type épistémologique, recourra à l'apport de l'histoire des idées, de l'histoire de la philosophie morale et politique et de l'analyse des discours afin de mettre en perspective la notion d'économie dans le texte de López de Vega, pour en apprécier la cohérence ou au contraire les discontinuités. C'est celle qui donnera lieu aux plus amples développements et permettra d'envisager la nature des liens qui se tissent entre littérature et savoir économique à l'âge classique.

L'architecture du *Songe du parfait seigneur* ou de l'« économie » de l'œuvre

- 3 L'architecture de l'œuvre offerte par López de Vega s'organise autour de la trilogie éthique, économique, politique, mise en valeur par Michel Foucault⁷. Cette œuvre est constituée en effet d'un texte de fiction narrative d'allure didactique, le *Songe du parfait seigneur*, puis d'un appareil de textes variés non fictionnels : quatre discours et une lettre en forme de critique littéraire⁸ assortis d'une série conséquente de poèmes de circonstance et de poèmes d'amour. Fiction onirique, prose discursive, poésie, l'œuvre de López de Vega relève donc, par sa variété générique, sa diversité thématique et sa composante didactico-morale, de la prose d'idées telle que nous l'avons pu définir dans une autre étude⁹.
- 4 La thématique des quatre discours offre un grand intérêt pour notre propos pourvu qu'ils soient considérés dans leur ordre chronologique d'apparition dans l'œuvre. En premier lieu vient le discours économique déjà cité. Il contient l'avis de l'auteur sur la réforme projetée par le seigneur dédicataire de l'œuvre en sa maison. Au discours économique fait suite un discours politique qui est en fait la réponse à un débat de type universitaire ou académique sur la question de savoir si les rois sont ou non liés par les lois. López de Vega traite, dans ce texte, de la question du *rex ab solutus legibus* (du roi absolu), traditionnelle depuis les *Specula* du moyen âge et remise au goût du jour aux XVI^e et XVII^e siècles par la littérature sur la raison d'Etat, ainsi que par la réévaluation du système de gouvernement de la monarchie à la suite de l'émergence de la figure « semi-officielle » du favori unique. López de Vega conclut, de façon très thomiste, que les rois sont liés par les lois et qu'il ne saurait en être autrement sous peine de tyrannie. Dans ce discours politique, López de Vega cite – autres ouvrages – les deux livres des *Ethiques* et de la *Politique* d'Aristote, les *Œuvres morales* de Plutarque, les *Lettres à Lucilius* de Sénèque et le *De Regimine principum* de Thomas d'Aquin¹⁰. En troisième lieu vient un discours moral sur le même mode polémique que le précédent, qui pose la question du mérite respectif de l'action par obligation et de l'action zélée. L'auteur y conclut contre son adversaire que l'action zélée est plus méritante, plus parfaite et donc plus vertueuse. Il s'agit donc d'établir une hiérarchie morale entre deux types d'action. Un discours amoureux sur la jalousie, tourment plus intolérable que la mort, conclut cette série. Le discours adressé à une dame de l'aristocratie aborde le sujet courtois de la déclaration d'amour. Ce dernier discours mis à part, les trois précédents développent l'intégralité de la trilogie déjà évoquée dans un ordre précis : économie, politique, morale.

- 5 Á la toute fin de l'édition de 1652 de ce volume, le lecteur du XVII^e siècle trouvait une compilation imposante de poèmes de circonstance et de poèmes d'amour de formes métriques variées (sonnets, madrigaux, silves, chansons) dont un rédigé en italien. Certains avaient été commis pour des Académies et des joutes poétiques, dont on sait qu'elles constituaient le passage obligé pour un homme de lettres désireux d'accomplir son *cursus honorum* à la cour. Une lecture cursive des poèmes de circonstance permet de suivre la chronologie des événements de cour, et des événements politico-religieux de la première moitié du XVII^e siècle. Il s'agit d'une poésie de type politico-moral, peu inventive formellement, mais appartenant à une veine courante à l'époque¹¹. Elle est une mise en vers de l'actualité courtisane sur le mode de l'éloge ou de l'élogie, genres courtisans par excellence. Elle fait suite à la série de discours, et entre en résonance avec eux. Le discours emprunte ses conventions au genre épistolaire – il est rédigé sous forme de lettre – et López de Vega dit l'avoir écrit en réaction à une réforme dont le contenu, contre l'avis du maître de maison, a été connu publiquement de façon récente. Son horizon d'attente sur le mode polémique le rend du coup partie prenante d'une actualité transcrite comme immédiate dans le texte.
- 6 D'un point de vue thématique, le texte de fiction narrative – et c'est là la cohérence remarquable du volume par-delà sa variété générique – traite des mêmes matières que les discours déjà évoqués. Au seuil de l'œuvre, l'expression qui tient lieu de sous-titre *Songe politique* cerne génériquement le songe mais lui impose l'appartenance à la sphère du politique, alors même que le titre principal (*Songe du parfait seigneur*) le faisait entrer de plein droit dans la veine de la littérature nobiliaire qui se développe en Espagne et en Europe à la même époque (Italie, France, Allemagne). Dans la fiction du songe, il est successivement question du gouvernement de l'âme (dans un développement qui propose davantage des règles d'action qu'une visée transcendante de l'action bonne), du gouvernement de la famille et des états seigneuriaux, puis de la façon dont le noble doit se comporter avec le prince, le favori, les nobles de statut égal et inférieur, les ministres et les roturiers. Le portrait se termine par l'inventaire parénétiq ue des vices et des vertus propres au noble suivant la convention ancienne des *Specula* qui lui sert de modèle. On aboutit donc à la formulation d'un *ethos* attaché à un statut social. Sont stipulées les règles d'un agir noble qui repose sur la notion de distinction. Le *Songe du parfait seigneur* se présente donc comme un manuel de conduite, « un guide de vie » suivant l'expression reprise par Louis Van Delft¹², structuré autour des trois modes de gouvernement, gouvernement de soi, gouvernement de la famille, gouvernement des états, seigneuriaux en l'occurrence. Se profile ainsi un ensemble textuel thématiquement très cohérent mais génériquement diversifié, architecturé autour de trois domaines, éthico-moral (problème de la félicité et de l'action), « économique », politique. Ces trois domaines sont représentés dans chaque section de l'œuvre, à des degrés divers, selon une hiérarchie signifiante, où l'on perçoit nettement des jeux d'inclusion et d'absorption témoignant des glissements épistémologiques que l'auteur opère à partir des trois matières constituées de la discipline de la philosophie morale.

La philosophie morale, permanence du paradigme. Éléments pour une étude diachronique

- 7 La trilogie de la philosophie morale constitue en effet un savoir unitaire à l'époque classique, enseigné comme tel dans les universités de la péninsule. Il fait partie des

enseignements dispensés au sein des facultés des arts qui sont une sorte de propédeutique pour entrer ensuite dans les très prestigieuses facultés de théologie et de médecine. À l'université de Valence créée en 1502, le programme d'enseignement de la chaire de philosophie morale comprend les trois livres attribués à Aristote : *Ethicorum*, *Politicorum* et *Æconomicorum*¹³. López de Vega s'y réfère dans son discours politique.

- 8 La trilogie de la philosophie morale a donc une longue histoire qui tire encore et toujours son origine des sources antiques, en particulier du savoir contenu pour l'essentiel dans *La Politique* et *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote ainsi que dans les *Économiques* et les *Mémorables* de Xénophon. Il ne saurait être question ici d'en retracer l'histoire intégrale, ce qui n'a d'ailleurs pas été fait réellement, mais de poser, à partir des apports de Michel Senellart et de Michel Foucault la question de la permanence de ce savoir comme savoir unitaire de référence à l'époque même où l'historiographie s'applique à discerner l'autonomisation des sphères respectives du politique, du moral et de l'économique. Cette permanence pose un certain nombre de problèmes épistémologiques, politiques, sociaux dont les pages qui suivent tentent d'ébaucher quelques grands traits.
- 9 Le moyen âge conserve le legs antique de la philosophie morale à travers la philosophie pratique de Boèce de Dacie (470-525) qui distingue les trois manières de « se conduire, de conduire la société domestique et de conduire la cité. Etienne Gilson et Georges de Lagarde ont trouvé des traces généalogiques de cette trilogie chez Cassiodore (480-570), Isidore de Séville et Hugues de Saint-Victor (*Didascalicon*, 1141). Dans leur sillage, Michel Senellart a consacré de longues pages au *De Regimine Principum* de Gilles de Rome, ce miroir au prince rédigé au XIII^e siècle pour l'instruction de Philippe le Bel, peu après celui de Thomas d'Aquin. Le traité de Gilles de Rome reprend et développe dans sa structure en trois livres les trois arts de gouverner : gouvernement de soi, éthique, gouvernement de la maison, économique, gouvernement des autres, politique. Les rééditions du traité de Gilles de Rome jusqu'à la fin du XVII^e siècle¹⁴ illustrent la permanence de ce paradigme jusqu'à la période qui nous occupe et après. L'appropriation par la pensée thomiste du legs antique retient surtout de la gestion de la maison au sens large de *l'oikos* grec, la « potestas » qu'exerce le père sur la famille. L'esclave et la femme apparaissent dans la question 105 de la I^a II^{ae} du traité *De legibus* de Thomas d'Aquin. Mais l'économique comme gestion de la maison n'entre pas en comparaison avec le gouvernement du prince chez Thomas d'Aquin qui cherche à faire du roi le représentant de Dieu sur terre et doit l'abstraire de toute comparaison humaine pour en faire un modèle parfait. Gilles de Rome, pour ce qui le concerne, développe l'intégralité du paradigme. Il pose en outre la question du mode de gouvernement plutôt que de ses formes, ainsi que celle de la conservation du gouvernement, thème sur lequel nous reviendrons et qui ouvre la voie à la pensée machiavélienne. Il résulte de cette trilogie des formes du gouvernement chez Gilles de Rome une gradation temporelle et pédagogique qui est reprise à l'époque qui nous concerne : le prince doit d'abord apprendre à se gouverner soi-même – suivant la logique socratique du « connais-toi toi-même » – avant de gouverner sa famille, et puis se consacrer ensuite, en pleine possession de son art de gouverner, au gouvernement des autres. La littérature politique du miroir au Prince médiéval débouchera sur celle de l'institution du Prince à l'époque moderne.

- 10 Au XV^e siècle, s'instaure un débat pour déterminer laquelle des deux philosophies, naturelle ou morale, pouvait être considérée comme supérieure. L'œuvre d'Alfonso de Madrigal dit *El Tostado* intervient de façon majeure car, dans ses *Cuestiones de filosofía moral*, il prend parti en faveur de la suprématie de la philosophie morale sur la philosophie naturelle et prépare ainsi l'introduction de la philosophie morale d'Aristote dans les universités, à l'université de Salamanque en particulier où il a enseigné¹⁵. Pour l'Espagne, Carlos Heutsch a mis en évidence l'apport de l'infant navarrais, Carlos de Viana, pour la connaissance directe de l'œuvre d'Aristote. A la fin du XV^e siècle, celui qui allait devenir le prince de Viana fit une traduction en castillan de la version latine établie par Leonardo Bruni des *Ethiques* d'Aristote (Bruni avait rendu publique sa traduction autour de 1429). Viana était le neveu du roi d'Aragon, Alphonse le Magnanime. Il était aussi l'héritier légitime du royaume de Navarre. Les manuscrits de sa traduction sont ainsi diffusés dans toute l'Europe (Londres, Madrid, Lisbonne) et l'un des nombreux fils naturels de Viana en commande une édition à Saragosse chez l'éditeur allemand Jorge Coci. Elle sera publiée en 1509. Le titre de cette édition affiche également l'intégralité du paradigme des arts de gouverner : « *Don Carlos de Viana, La filosofía moral de Aristotel; es asaber Ethicas, politicas y Economicas, en romance* ». Carlos Heutsch s'est intéressé à la traduction de l'*Ethique* dont Viana nous donne la première traduction castillane intégrale. Viana offre également le premier commentaire en castillan de l'*Ethique*, pensé et forgé dans cette langue¹⁶. Mais, à notre connaissance, aucune analyse n'a été faite sur la partie des *Economiques* ou des *Politiques* où l'on constate que Viana antépose les politiques aux économiques. L'analyse de l'intégralité de ce texte reste donc à faire.
- 11 A la fin du XVI^e siècle, Juan Costa, universitaire aragonais et chroniqueur de Philippe II pour le royaume d'Aragon produit une œuvre qui va rencontrer un grand succès : *El gobierno del ciudadano* (1975). Cet ouvrage connaîtra trois rééditions et sera traduit à l'étranger. Il s'applique à décrire le bon gouvernement des villes en reproduisant le même schéma aristotélicien éprouvé, suivant l'ordre croissant de l'objet. Les trois livres de son épais traité respectent scrupuleusement les trois arts de gouverner et manifestent la forte permanence de ce paradigme en Espagne jusqu'à la période moderne. Un demi-siècle plus tard, l'ensemble de textes qu'offre La Mothe le Vayer (1588-1672) au dauphin de France pour son instruction définit les différentes sciences auxquelles doit s'appliquer le prince. Parmi elles, la morale dont La Mothe Le Vayer donne la définition pour débiter sa partie sur l'« oeconomique du prince », en un paragraphe dont les termes sont parfaitement illustratifs de notre propos :
- La Morale, qui est la science des Mœurs se divise en trois parties. Dans la première, qui se nomme Ethique ou Morale par excellence, & sur laquelle vôtre maieste s'est déjà entretenuë, nous apprenons à nous gouverner nous-mêmes par les regles de la Raison. Il y a deux autres parties qui suivent naturellement celle-là, dont l'une est l'oeconomique, & l'autre la Politique.
- Cet ordre est fort naturel, puisque c'est une chose du tout nécessaire qu'un homme sache se gouverner soi-même devant que de commander aux autres ; soit comme père de famille, ce qui est de l'Oeconomie : soit comme Souverain, Magistrat, ou Ministre d'Etat, ce qui regarde la Politique. Ainsi comme l'Œconomie doit marcher après la Morale, elle doit d'ailleurs précéder la Politique, d'autant que les Maisons particulières & les Familles sont devant les Villes et les Polices. Aussi qu'on ne présume pas qu'une personne incapable de bien ordonner son domestique, doive réussir dans le gouvernement public¹⁷.

- 12 L'argument de l'ordre naturel et rationnel apparaissait déjà chez Gille de Rome au XIII^e siècle, lequel s'appuyait sur Aristote pour introduire cette méditation par degré de soi à autrui. Michel Senellart rappelle les termes aristotéliens d'une telle logique en citant *l'Ethique à Nicomaque* IX, 12, selon lequel « tout ce que l'on fait pour autrui tire son origine de ce que l'on fait pour soi-même¹⁸ ». Michel Foucault se nourrit du texte de La Mothe Le Vayer dans sa réflexion sur « la gouvernementalité » pour expliquer cette « continuité ascendante » dont la trilogie de la philosophie morale est garante :
- Continuité ascendante, en ce sens que celui qui veut pouvoir gouverner l'Etat doit d'abord savoir se gouverner lui-même ; puis, à un autre niveau, gouverner sa famille, son bien, son domaine, et finalement, il arrivera à gouverner l'Etat¹⁹.
- 13 L'argument foucauldien de la continuité ascendante reprend quasi exactement les termes de La Mothe Le Vayer lui-même. Nous le voyons, cette permanence du paradigme complet de la philosophie morale est tout à fait remarquable et durable dans le temps et repose sur l'affirmation d'un ordre naturel et rationnel qui assure la cohésion entre l'individu, la famille et l'état. Or, la tendance actuelle de l'historiographie est plutôt de chercher les éléments d'autonomisation des différentes sphères de la philosophie morale afin de dessiner les contours des nouvelles sciences auxquelles elle laisse place : science morale, science politique, science économique.

Ethique, économique, politique, passerelles et analogies : obstacles à l'autonomisation des savoirs dans la littérature ad hoc

- 14 Très schématiquement, il est de mise de considérer depuis les études pionnières de Jacob Buckhardt et de Hans Baron, que l'autonomisation du champ politique s'accomplit à partir de l'apport des grands penseurs italiens de l'humanisme civique florentin dont les figures majeures se nomment Lorenzo Valla ou Coluccio Salutati. Le processus de sécularisation progressive de la sphère politique s'accomplit particulièrement à partir de la critique par Valla de la donation de Constantin sur laquelle l'Eglise fondait la légitimité de ses prétentions temporelles²⁰. La critique machiavélienne de la corruption et des excès de la curie romaine ainsi que de la religion chrétienne qui, contrairement à la religion romaine de la grandeur, prêche trop l'humilité et la soumission passive parachève le processus engagé²¹. Ce mouvement aboutit en France à la production de la théorie de la souveraineté par Jean Bodin dans *Les Six livres de la république*²². La réaction anti-machiavélienne qui se fait sentir partout en Europe et particulièrement en Espagne, où la littérature politique de la bonne raison d'Etat fustige la figure de Machiavel, en réalité n'oblitére pas l'influence du Florentin. Elle en digère plutôt les apports en théorisant un pragmatisme politico-moral adapté aux nouvelles conditions de la société de cour génératrice d'instabilité sociale par l'arbitraire de la faveur et en faisant face à l'émergence du système du favoritisme²³. La littérature politique espagnole sur le bon gouvernement du prince met surtout l'accent sur la vertu pratique de la prudence en survalorisant l'expérience tirée de la lecture des historiens antiques et l'exemplarité des grandes figures de l'histoire afin de constituer un réservoir de connaissances pratiques et mobilisables pour le présent²⁴.
- 15 Pour ce qui concerne la constitution de l'éthique comme sphère de réflexion et de production textuelle autonome, les choses semblent provenir encore une fois d'Italie.

Point n'est besoin de reprendre ce que Jacob Burckhardt ou Eugenio Garin ont contribué à faire connaître : ce formidable renouveau des philosophies antiques par le truchement des traductions des grands humanistes redonne un sens plein à la vie terrestre, à la valeur de l'homme et de son action dans le siècle. Après Platon, ou Boèce de Dacie, Pétrarque proclamera lui aussi la suprématie du savoir philosophique. Lorenzo Valla contribuera à affirmer la sérénité d'un bien mondain dont on peut jouir avec honnêteté. Cette revalorisation du monde accorde une place croissante à l'éthique et à la dimension individuelle que l'on retrouve pour une grande part chez Montaigne ou Charron. Mais le moi en mouvement du penseur des *Essais* assure le passage à l'âge baroque et fait perdre le sentiment humaniste de sérénité mondaine pour installer durablement l'intériorisation individuelle d'une conscience morale en opposition avec les apparences sociales. Cette évolution morale trouvera une sorte d'aboutissement dans la pensée du jésuite espagnol Baltasar Gracián, héritier lui aussi du prince de Viana et de Alfonso de Madrigal dit *El Tostado*²⁵. Les néo-stoiciens Francisco de Quevedo et Antonio López de Vega, – entre autres auteurs – dont l'apport est mâtiné d'épicurisme, contribueront à ce renouveau des philosophies antiques qui est la marque de l'âge classique européen²⁶.

- 16 Qu'en est-il alors de l'économie dans cette trilogie dont on pourrait penser qu'elle tend à se disloquer au XVI^e siècle sous la pression des forces d'autonomisation des différents champs ?
- 17 Les historiens de l'économie ont mis en évidence dans la pensée de l'école scolastique espagnole du XVI^e siècle les prémisses de la pensée économique au sens moderne du terme²⁷. Les textes de Martn de Azpilcueta sur les changes, ceux de Francisco de Vitoria sur le *jus gentium*, ou la production de Domingo de Soto sur les questions de « justitia et jure » c'est-à-dire, très schématiquement les questions de jurisprudence liées aux cas économiques, font partie de cette école²⁸. Mais leur pensée de la chose marchande ou financière est toujours soumise à la dignité de la philosophie morale et surtout à la théologie²⁹. Les docteurs de Salamanque sont avant tout préoccupés par le salut de l'âme et l'exercice de la justice en vue du souverain bien. Une relation de continuité a été établie entre cette école scolastique et ce que d'aucuns ont appelé les « économistes politiques », en leur appliquant l'expression scellée par le titre de l'œuvre célèbre d'Antoine de Montchrestien en 1615, *Traité de l'œconomie politique*³⁰. Ces économistes politiques, ce sont ces penseurs de la conservation de la république, qui cherchent à théoriser des pratiques marchandes ou financières, ou à les critiquer pour y apporter des remèdes ou encore à les coucher par écrit de manière didactique afin de les transmettre comme autant de savoirs à préserver. Ils cherchent à théoriser des *praxis* fort éloignées du savoir livresque qui relève trop de la « philosophie morale », nous dit Jean Vilar³¹. Ils font donc de l'économie, au sens moderne du terme, sans toutefois la qualifier comme telle. L'historien avait mis en valeur l'importance de l'appartenance sociale des grands penseurs scolastiques, tous liés de près ou de moins près aux marchands de Burgos ou de Ségovie pour comprendre l'intérêt qu'ils portaient aux mécanismes financiers et aux échanges marchands³². Leur effort conceptuel et théorique procède d'une pragmatique et d'une réalité sociologique pour justifier et fonder en justice et en droit une pratique. Les analyses de Bartolomé Clavero montrent que la pensée scolastique dite économique présente de nombreuses réminiscences de l'antique paradigme économique à travers la prégnance du savoir unitaire de la philosophie morale – elle-même redevable en dernière instance à la théologie chez ces penseurs. Par ailleurs, le concept de l'économie domestique et de son unité de base, la

famille, informe toute la pensée des auteurs de la littérature d'avis qui fleurit surtout à partir des années 1600 en Espagne³³.

- 18 Il semble donc bien que d'un point de vue épistémologique, cette permanence conceptuelle de l'économie domestique dans la prose d'idées qui ressortit à la trilogie de la philosophie morale constitue un frein à l'autonomisation du champ économique. L'économie domestique, la « ménagerie » telle que la nomme Jean Bodin, un terme repris par Montchrestien dans l'expression plus précise « ménagerie privée », et qui se fonde sur l'unité de base de la société qu'est la famille, peine à s'abstraire d'une chaîne analogique structurante qui l'inclut comme élément médiat entre l'individu et la république. Comme l'a si bien montré Michel Foucault dans *Les Mots et les choses*, l'époque moderne est grande productrice de systèmes analogiques et manifeste une inclination particulière pour l'ordonnement en tableaux ou en tables. Elle classe, ordonne, crée des ramifications, des parentés et des dépendances entre les grands domaines du savoir. Ce sont là des manières d'embrasser tous les champs de la connaissance et de les rapporter en dernière instance à un ordre transcendant, dans le cadre d'une téléologie.
- 19 À cet égard et selon l'ordre analogique affectionné par l'époque moderne, l'unité de leur discipline conduit les philosophes moraux à établir des réseaux de comparaisons entre les différents objets qui les occupent, l'individu, la maison, la république. L'exemple du texte de Bodin et de sa réception espagnole est à cet égard fondamental pour notre propos. Celui-ci proclame prendre ses distances avec Aristote et Xénophon qui, à son goût, ont par trop « divisé l'économie de la police », entendu comme gouvernement de la république :
- Et par ainsi, Xénophon et Aristote, sans occasion à mon avis, dont divisé l'économie de la police, ce qu'on ne peut faire sans démembrer la partie principale du total, et bâtir une ville sans maisons. [...]
- Nous entendons par la ménagerie, le droit gouvernement de la famille, et de la puissance que le chef de famille a sur les siens, et de l'obéissance qui lui est due, qui n'a point été touché aux traités d'Aristote et de Xénophon. Tout aussi donc que la famille bien conduite, est la vraie image de la république, et la puissance domestique semble à la puissance souveraine, aussi est le droit gouvernement de la maison, le vrai modèle du gouvernement de la république³⁴.
- 20 Sous le terme de « ménagerie » qu'il distingue du terme d'« économie » employé par les Anciens, et par un double mouvement d'assimilation (« semble à » et « vrai modèle ») et d'agrégation (ville équivaut à « total » de maisons), Bodin développe une comparaison entre ville et maison à laquelle il donne toute son étendue dans le sens où il lui impulse un mouvement réversible : la maison est un modèle pour la république, elle est en quelque sorte une république en modèle réduit et la république est elle-même une somme de maisons³⁵.
- 21 Le détail du texte de Bodin présente un double intérêt pour notre propos. Le livre de Bodin, publié à Paris, chez Jacques Du Puys en 1576 a été reçu en Espagne à travers la traduction « catholicamente enmendada » [catholiquement corrigée] de Gaspar de Añastro Isunza, publiée à Madrid en 1590. Gaspar de Añastro était un financier, qui travaillait comme trésorier à la cour de Turin auprès de l'infante Catalina Micaela, l'une des deux filles de Philippe II d'Espagne³⁶. L'œuvre de Bodin a éveillé chez lui un enthousiasme de professionnel des finances. Dans la traduction que donne Añastro, le début du chapitre II du livre premier reste fidèle au texte de Bodin mais le terme de ménagerie a été traduit par « economica³⁷ », c'est-à-dire qu'il ne se distingue pas

comme chez Bodin, du terme employé par les Anciens. La portée de ce passage sémantique de deux à un seul terme est grande. Malgré la rupture revendiquée par Bodin dans son texte et qui n'est pas trahie par la traduction d'Añastro si ce n'est par ce manque sémantique, la réception espagnole des *Six livres de la république* ne dissociera pas l'une de l'autre notion, de sorte qu'une continuité conceptuelle et sémantique s'établit entre la philosophie antique et la pensée moderne (le terme d'*economica* reprend le terme grec *oikonomikos*, pas celui de *menasgerie*) qui facilite d'autant mieux les passerelles, les analogies et les comparaisons à établir entre les deux champs familial et civil, autrement dit entre l'économique et le politique.

- 22 Les exemples de reprise de cette comparaison dans toute son étendue sont nombreux³⁸. Ils permettent de jalonner de façon transversale l'influence de Bodin en Espagne qui a déjà été mesurée par ailleurs³⁹. La portée de ces comparaisons est différente selon le discours où elles prennent corps et c'est un des exemples par lesquels l'étude des stratégies discursives prend tout son sens dans son application à la prose d'idées.

Variations discursives sur la comparaison entre famille et république : quelques exemples

Petite république : somme de maisons

- 23 Déjà dans son étude sur le mercantilisme en Espagne, José Larraz considérait le cas de la littérature économique qui avait entouré la fameuse consulte de 1619 du Conseil de Castille par Philippe III pour y relever la façon dont les autorités considéraient le royaume comme la somme des économies familiales⁴⁰. Pour le montrer, il recense la série ininterrompue des lois somptuaires qui furent édictées par la monarchie espagnole depuis les Rois Catholiques jusqu'à Philippe IV et qui visaient à limiter le luxe dans les rangs de l'aristocratie⁴¹. Il cite en particulier plusieurs lois successives d'ordre protectionniste par lesquelles la monarchie de Philippe IV interdit l'importation d'étoffes de laine et de soie. Juan de Mariana dans son fameux *Traité sur la monnaie de billon* (1609) préconise des mesures d'économie en matière de dépenses royales notamment pour ce qui concerne le maintien de la maison royale et la concession de faveurs aux sujets⁴². Le spectre qui se profile du côté du roi et du côté du royaume est celui de la ruine à cause de la dépense excessive ou de la poursuite du luxe pour lui-même. Cette limitation des dépenses royales par mesure de protection des familles sous-entend que la richesse du roi tient à celle de ses sujets dont les biens doivent être respectés et sauvegardés par le souverain. López de Vega emploiera dans le *Songe du parfait seigneur* l'image du roi qui ne doit pas « tondre ses vassaux », une métaphore assez concrète et agressive qu'il a peut-être emprunté au traité sur l'*Art royal* de Jerónimo de Cevallos dont le document XXIX stipule que le roi ne doit pas aller contre l'utilité de ses vassaux qu'il compare à des brebis. Le roi qui s'enrichirait avec le sang de ses vassaux sans se contenter de leur laine ou de leur fromage mais en s'arrogeant leur sang et leur chair et même leur dépouille, serait assimilé à un tyran⁴³. La question du bon gouvernement par la protection des biens des sujets est un classique du traitement de la tyrannie dans la littérature politique du temps. Dans ce sens, le recours à la comparaison entre la maison et la république et le détour par le lien établi, grâce au savoir unitaire de la philosophie morale, entre l'économie domestique et les biens de la république servent de garde-fou contre l'excès et contre la terreur que suscite

l'accroissement inconsidéré des richesses comme fin en soi. En ce sens, la comparaison est un outil de connaissance et de reconnaissance rassurant qui rapporte l'inconnu au connu et introduit la familiarité où il y avait méfiance. La gestion, l'administration, l'enrichissement de la maison qui participe à l'utilité et au bonheur de l'ensemble de ses membres constituent le meilleur frein contre l'enrichissement individuel, cette chrématistique combattue tant par la sagesse antique que la pensée chrétienne de la justice. L'enrichissement monétaire du marchand étant à proprement parler contre-nature, quand celui de la famille, et celui de la république qui en découle, participent d'un ordre naturel et rationnel, comme nous l'avons vu.

- 24 La littérature morale n'échappera pas au thème de l'argent qui innerve toute la production textuelle espagnole des siècles classiques. À cet égard, il n'est peut-être pas si excessif de penser que, dans la nouvelle configuration des sociétés modernes, les groupes sociaux émergents issus de la marchandise et de la finance sont moralement tenus, grâce à la mise en valeur théorique dans la littérature du temps de la condamnation de la chrématistique issue de la sagesse antique. Et eux-mêmes s'en remettent théoriquement dans leur discours à cette tutelle philosophique ennoblissante de leur pratique⁴⁴. Dans un mouvement réciproque, la comparaison entre la maison et la république s'exerce en sens inverse. La figure du roi est alors comparée au père de famille et la maison peut le cas échéant acquérir le statut de petite république.

Le roi, père de famille, ou en proie au souci domestique

- 25 Issue de la tradition biblique du *Deutéronome* 17 par laquelle le peuple se choisit un roi auquel Dieu impose l'obligation d'être juste, se prolongeant dans les commentaires médiévaux qui glosent cette fonction royale comme le droit exercice de la justice, cette conception du magistère royal trouve son prolongement dans une des appropriations des textes aristotéliens qui fait du roi un père de famille⁴⁵. Sancho de Moncada, dans sa *Restauración política de España* (1619) qualifie le roi par une série d'épithètes. Le roi est « maître, pasteur, médecin, père, tête de la république⁴⁶ ». Ces qualificatifs mis à la suite les uns des autres synthétisent et concentrent en une seule formulation la tradition médiévale et biblique (maître, pasteur), la conception de la république comme corps (tête de la république), la comparaison bodinienne entre la maison et la république permise grâce à l'unité d'*épistémè* de la philosophie morale (père) et le désir réformiste du temps d'apporter des remèdes aux maux de la monarchie (médecin). Par cette formule, Moncada fait le lien entre la pensée chrétienne médiévale et les apports récents des théories de la puissance royale et de la souveraineté dont la littérature politique espagnole cherche à se démarquer en la fustigeant tout en s'appropriant ses apports. Le paradigme de l'économie domestique fondamental pour comprendre le concept de « menagerie » bodinienne s'insère ici dans une chaîne conceptuelle qui gomme toute rupture entre les apports de la sagesse antique et ses nouvelles applications, et ceux de la tradition chrétienne.
- 26 Parallèlement, et concernant cette fois la sécularisation de la figure royale, le tournant décisif est donné en France par la pensée sceptique de Montaigne qui considère le roi comme un homme comme les autres hommes, soumis « à la goutte et à la fièvre ». La terreur de la mort peut aussi le frapper⁴⁷. Qu'en est-il alors de la majesté, en vertu de laquelle les peuples devaient obéir auparavant ? La désacralisation de la figure royale se

poursuivra sous l'impulsion des libertins Cyrano de Bergerac et La Mothe Le vayer. Mais voici que Montaigne offre à ses lecteurs ces considérations tirées des *Essais* :

Considérant l'action des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelques causes aussi pesantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont menés et ramenés en leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous sommes aux nôtres. La même raison qui nous fait tancer avec un voisin, dresse entre les princes une guerre ; la même raison qui nous fait fouetter un laquais, tombant en un roi, lui fait ruiner une province⁴⁸.

- 27 Les ressorts de l'action du roi sont par conséquent les mêmes que les nôtres : ils peuvent être rapportés à une querelle de voisinage ou à un problème domestique. La différence se situe au niveau de l'échelle de ses répercussions : l'action royale peut entraîner la nation entière vers la guerre. Ces propos de Montaigne sont à rapprocher du pragmatisme tacitiste et quasi machiavélien d'un Antonio Pérez, qui dans ses *Relaciones*, définit « la plus haute matière de l'état » comme

la conservation des royaumes et de la bonne volonté des sujets (vasallos), à savoir la conservation des expédients qui servent à remédier aux nécessités du prince, et des moyens de réparer les troubles domestiques⁴⁹.

- 28 Nécessités du prince et troubles domestiques sont mis sur le même plan et permettent ainsi la translation de la sphère politique à la sphère économique. Le bon roi est celui qui sait remédier aux conflits domestiques de ses sujets et qui ce faisant, se fait aimer d'eux, comme un bon père de famille. Dans la lignée de Montaigne, López de Vega lui-même dans son œuvre la plus tardive, les *Paradoxes rationnels*, condamnera ces actions princières assimilées à des caprices qui conduisent aux guerres alors qu'elles ne relèvent le plus souvent que de « menus points de raison d'état, de vengeances et de convenances imaginaires des princes⁵⁰ ».
- 29 L'action royale est ici réduite à la gestion mal comprise des affects du prince. Entendue comme un arbitrage imprudent dans le cadre d'une relation de conflit interindividuel ou clanique (vengeance, convenance), elle livre la république tout entière à la violence dévastatrice de la guerre. On sent dans l'expression amère de cette mauvaise interprétation de l'ordre domestique ou clanique, le fond historique du conflit entre puissances catholiques que fut la guerre de Trente Ans.
- 30 Les diverses modalités du rapprochement entre paradigme domestique et politique ont donné lieu à une appropriation particulière de la comparaison entre maison et république. On la retrouve dans la littérature nobiliaire qui établit le statut de la maison comme petite république dans le but de servir des intérêts sociaux et politiques précis.

La maison comme petite république dans le discours nobiliaire

- 31 La noblesse met en effet à profit cette comparaison dans le cadre de son discours de légitimation comme groupe dominant dans la société monarchique. Dans le sillage des travaux du sociologue et historien allemand Otto Bruner, que Daniela Frigo avait pris comme modèle pour son analyse sur la littérature du *pater familias* dans l'Italie classique, Ignacio Atienza a montré le fonctionnement de la structure sociale nobiliaire autour de la notion de famille, entendue comme complexe étendu de solidarités parentales et clientélares avec ses stratégies matrimoniales et paternalistes⁵¹. Dans le même temps, les historiens de la culture nobiliaire tous redevables aux travaux pionniers du sociologue allemand Norbert Elias, mettent en évidence la conformation

d'une idéologie de la noblesse comme modèle social et culturel qui tend à s'imposer à tous les groupes sociaux d'Ancien Régime⁵². On connaît la fortune du concept de faveur et de don dans le contexte des sociétés modernes qui permet d'appréhender les mécanismes clientélares comme processus socio-politiques structurants. Rapporté à la conception patrimoniale de l'état monarchique issue des analyses de Max Weber et combiné à la notion socio-anthropologique de l'échange et du don mis en valeur par les travaux fondateurs de Marcel Mauss, les historiens du droit de la péninsule ibérique se sont approprié la notion de faveur et de don pour forger le concept d'« économie de la grâce » appliqué au système monarchique⁵³. Associés aux apports d'Elias sur l'histoire au long cours de la curialisation des guerriers, leurs résultats ont permis, selon l'heureuse formulation de Jean-Frédéric Schaub, de « décrire les processus anciens de politisation, sans qu'il soit besoin d'anticiper sur la formation constitutionnelle de l'Etat-nation⁵⁴ ».

- 32 Dans ce contexte socio-historique, la noblesse n'a plus réellement à penser le métier des armes comme justification nécessaire de son privilège et de sa distinction ; encore que le discours sur les armes demeure présent dans les traités nobiliaires et que les sollicitations de la noblesse en matière de levées de troupes et de responsabilités militaires soient très nombreuses au cours de la guerre de Trente ans et singulièrement à partir des mouvements de rébellions qui affectent l'Espagne en 1640. La noblesse va néanmoins produire un autre discours justificateur, celui de sa compétence en matière de gouvernement. En cela, elle manifeste la concurrence qu'elle subit de la part d'autres groupes sociaux émergents – qui accèdent aux cercles de gouvernement par leur expertise universitaire, administrative ou même financière. C'est donc par la valorisation de sa compétence en matière de gouvernement acquise par le gouvernement des états seigneuriaux que la noblesse seigneuriale produit un discours d'excellence et d'expertise. Un discours d'autant plus pertinent qu'il sert ses intérêts politiques et dynastiques puisqu'il tire sa légitimité d'une compétence propre au statut de noblesse seigneuriale.

Comparaison maison-république chez López de Vega

- 33 C'est à ce point de la démonstration que nous retrouvons l'auteur qui nous occupait au début de cette étude. Dans le chapitre du *Songe du parfait seigneur* consacré au gouvernement des états seigneuriaux, López de Vega joue sur la différence de taille entre les états seigneuriaux et la république. Si le royaume est une république de plus grande étendue que la seigneurie, la maison d'un seigneur est plus importante que celle d'un simple particulier. La multiplication des comparatifs : « mayor república », et des adverbes ou adjectifs indiquant la proportion « desproporcionado », « proporcionadamente⁵⁵ », jouent sur les effets d'échelle. Enfin, la seigneurie est en quelque sorte le reflet de la république : « esta imagen de la república⁵⁶ », mais en modèle réduit. Pour le juste gouvernement de la maison, le seigneur comme le roi exerce sa libéralité, qui procède de sa justice distributive et donc récompense comme il se doit les mérites de ses vassaux⁵⁷. On reconnaît là la rhétorique propre à l'institution du prince, appliquée en substance à la sphère du seigneur dans ses états.
- 34 Le statut de la maison seigneuriale comme petite république réapparaît sous la plume de López de Vega dans le discours économique qui suit immédiatement le *Songe du parfait seigneur*. Dans ce discours, on retrouvera les termes d'utilité, de conservation, de

justice distributive, déjà présents dans le texte narratif du *Songe* et des conseils de bonne gouvernance seront prodigués dans la même volonté de rapprocher gouvernement de la maison et gouvernement de la république.

- 35 Les études historiques menées sur les grandes maisons aristocratiques ont montré que la structure administrative des états seigneuriaux présentait un organigramme semblable à celui de l'administration royale, avec une répartition similaire entre les charges de gouvernement, les charges de justice et celle de l'économie seigneuriale⁵⁸. Conseils et conseillers, gouverneurs et corrégidors, secrétaires, majordomes et trésoriers, étaient au service du chef de lignée et assuraient la bonne marche du duché et de la maison.
- 36 Dans le discours économique, López de Vega prend parti dans un conflit de juridiction au sein de l'administration économique de la maison qui bénéficie d'une administration particulière. Il réclame que la réforme économique de la maison soit assurée par les secrétaires et les majordomes et non par les trésoriers, c'est-à-dire par des charges contrôlant la maison du duc et non par les gens de finances des états seigneuriaux. Il en appelle à l'honneur et à la grandeur de la maison d'Albuquerque, qui n'est jamais nommée. López de Vega donne son avis en tant qu'homme de savoir guidé par son devoir de conseil auprès de son seigneur et maître. Il faut donc en conclure que sa dépendance d'homme de lettres protégé par une grande maison lui donne un certain droit d'avis sur la question. La publication de ce texte participe aussi de la construction de l'image publique de celui qui l'a écrit. La mise en série de ce discours avec d'autres, la constitution du recueil constituent comme une autobiographie littéraire de l'auteur qui rappelle sa fidélité à la famille d'Albuquerque.
- 37 Cet avis donne lieu à publication éditoriale. Il faut en chercher les raisons. Le duc d'Albuquerque n'est jamais nommé, on l'a dit. Ce texte invite donc à la généralisation de son cas particulier. Le statut d'auteur de López de Vega, de poète courtisan connu à la cour, lui confère la possibilité de porter l'affaire à la connaissance d'un plus large public et de lui attribuer un statut de modèle à imiter.
- 38 La réforme d'une maison aristocratique relève-t-elle de la sphère publique ou de la sphère privée ? La référence générique du discours, présenté comme un « discours en forme de lettre » semble hésiter entre l'éloquence politique et la sphère publique, lieu de prononciation d'un discours, et le caractère privé habituellement associé à la correspondance. La frontière entre public et privé est ici génériquement brouillée car la réforme d'une maison aristocratique peut apparaître comme affaire publique plus que privée dans le contexte de l'époque. Comme beaucoup de maisons aristocratiques, la maison d'Albuquerque est affectée par une inflation de ses dettes, surtout à partir des crises déflationnistes qui débutent en 1628⁵⁹. Cet endettement doit être pour partie compris comme un contrôle de la monarchie sur les finances de l'aristocratie dont elle s'assure la fidélité en lui concédant des autorisations d'emprunts gagés sur les majorats qui sont inaliénables. Le ministériat d'Olivares est marqué par une volonté de rendre la noblesse utile, puis en raison des conflits internationaux puis nationaux, la noblesse est constamment sollicitée pour des dons d'argent volontaires et des levées de troupes. Si ce mécanisme de contrôle et de sollicitation financiers permet de mieux entendre la politique de la monarchie à l'égard de la noblesse mais aussi sa dépendance à son endroit, il permet de saisir également le sens de la publication du livre de López de Vegadans un tel contexte. La publication imprimée de ce discours économique sous-entend que la richesse du royaume est bien la somme des richesses familiales à tout le

moins des familles de la noblesse et que l'appauvrissement quantitatif (les finances) et qualitatif (l'honneur) d'une maison aristocratique met en péril le royaume dans son entier. Par-delà cet aspect menaçant qui joue sur les circonstances historiques et la conjoncture économique, le discours de López de Vega cherche à plus longue vue à mettre en évidence le poids de la responsabilité du seigneur dans le gouvernement de sa maison, une responsabilité qui l'engage certes à l'égard de sa famille, de sa clientèle et de sa lignée, mais aussi à l'égard du royaume tout entier. En bref, l'enjeu est à la mesure d'un haut statut social assumé. Les nobles issus de la noblesse seigneuriale et de l'aristocratie sont des gens de gouvernement dont l'expérience à la tête de leurs états seigneuriaux les rend naturellement (par leur naissance) et rationnellement (par les devoirs qui leur incombent) aptes aux tâches de gouvernement d'états de plus grande ampleur, c'est-à-dire pour le gouvernement du royaume ; et sans doute davantage qu'une noblesse robine qui n'a d'expérience que son éducation et son savoir universitaire. L'une n'exclut pas l'autre mais mieux vaut l'une et l'autre.

- 39 Notons encore que dans le *songe*, les conseils d'ordre économique, c'est-à-dire dans le cadre de la gestion de la maison, sont inclus dans le chapitre sur le gouvernement politique, ce qui tend à montrer que l'économique est un sous-ensemble du politique. Tout est donc effectivement affaire d'échelle. L'économique prépare au politique et la gestion des biens privés est un gage de professionnalisme. Où l'on voit que les glissements opérés par la traduction qu'Añastro donnait de Bodin trouvent là un de leurs effets qui sert d'assise théorique à la justification d'un état de fait. Mais l'argument de l'expérience acquise dans la gestion des biens privés ne vaut pas seulement pour la noblesse, il est également employé par les gens de finances qui font valoir leur expérience et leur succès pécuniaires particuliers comme gage de leur compétence au service de la monarchie⁶⁰. Pour ce qui concerne le duc d'Albuquerque, la stratégie fut parfaitement opératoire puisque, dès 1653 (le *Songe du parfait seigneur* a été édité avec ses discours en 1652), il partait au nouveau Mexique sur demande royale pour y exercer la très haute fonction de vice-roi. Dans cette stratégie, López de Vega, qui revendique un statut de serviteur du duc, lui a doublement rendu service, par ses conseils en matière de réforme et par la publicité assurée par son nom d'auteur connu dans les milieux lettrés.
- 40 D'un point de vue épistémologique, López de Vega reprend à l'instar de Viana, et de Costa l'intégralité du paradigme de la discipline, dont il se réclame. Et il le fait en utilisant toute la gamme des genres littéraires et universitaires à sa disposition, *songe* fictionnel, poésie, discours. Cependant, la façon dont il en articule les trois matières, le choix de ses références livresques dans le discours politique, mais aussi sa préoccupation constante pour l'honneur ou la grandeur de la maison dans son discours économique, orientent son discours vers une pensée particulière de l'économie, une économie morale. De plus amples développements devraient être consacrés à l'avenir à la mise en valeur d'une des vertus nobles fondamentales pour notre propos, celle de la libéralité dans les discours nobiliaires. L'insistance sur la vertu de magnanimité a déjà été relevée en ce qu'elle sous-tend l'édifice discursif de la distinction nobiliaire⁶¹. Mais c'est par la libéralité, vertu dispensatrice de la faveur et du don, vertu royale s'il en est, que l'argent et l'intérêt peuvent éthiquement entrer dans la culture nobiliaire et se voir accorder une place de droit dans un nouvel *ethos* de la noblesse. Pierre angulaire de l'exercice de la justice distributive, la vertu de libéralité est, comme la prudence, une vertu pratique qui garantit l'aptitude au gouvernement de celui qui la cultive. Mais elle est aussi la vertu qui permet à la richesse et aux biens de fonctionner de façon pratique,

et les richesses, comme l'a admirablement montré Michel Foucault dans *Les Mots et les Choses*, conduisent à l'économie politique. C'est sans doute grâce à cette vertu et au pragmatisme qu'elle met en jeu que la noblesse peut entrer dans une pensée de l'économie au sens moderne du terme.

- 41 Cette étude du paradigme de l'économie domestique montre une permanence remarquable de la philosophie morale en tant que discipline unitaire dans les schémas de pensée des auteurs de la prose d'idées espagnole. Le ratage que constitue la perte sémantique du terme bodinien de « menagerie » en espagnol permet de le comprendre mieux. Néanmoins, les glissements épistémologiques constatés à l'intérieur du paradigme de la philosophie morale montrent que prend forme dans l'Espagne de la première moitié du XVII^e siècle le concept d'une économie moralisée, pour plagier l'expression d'« anatomie moralisée » due à Louis Van Delft⁶². Elle semble fort éloignée du monde de la marchandise, de la production de richesses et de l'approvisionnement des populations, dont la future science économique s'occupera. Paradoxalement, le fléchissement net du discours nobiliaire sur l'économie domestique par le jeu des circonstances socio-historiques, la conformation d'un *ethos* particulier au service d'intérêts politiques précis, manifestent la volonté d'intégrer les nouvelles notions d'utilité et d'intérêt. C'est par la réactivation de ce savoir antique de l'économie que l'*ethos* nobiliaire peut récupérer et moraliser, si l'on veut, la notion de richesse. Cette économie moralisée qui prend nettement forme dans le discours nobiliaire rejoint l'expression « *economía moral* » que l'historien de l'économie, Bartolomé Yun Casalilla, employait déjà dans l'introduction d'un volume récent réunissant quelques-uns de ses articles déjà publiés⁶³. Par le collage générique au service du goût contemporain pour la *varietas*, par la juxtaposition dans un même ouvrage d'un miroir aux gentilshommes, cadre générique parfaitement adapté au développement des vertus, et d'un discours économique relevant de la littérature des donneurs d'avis, l'œuvre de López de Vega nous offre un exemple de cette adaptation aux utilités du temps.
- 42 Dans son texte, Yun Casalilla regrettait que l'on ne prête que peu d'attention à l'économie morale et il réclamait une histoire économique qui ne laisse pas toute la part aux exigences pointues et tranchantes de la comptabilité marchande ou financière mais qui tienne compte de la représentation sociale et morale des entités auxquelles elle s'applique. L'analyse des textes de la prose d'idées, de leur construction sémantique et de leurs stratégies discursives qui ne doit négliger en aucun cas le support générique dont ils se servent afin de parfaire leur cohérence, leur mise en perspective grâce à l'histoire politique, économique, sociale et à l'histoire des idées permettent peut-être d'y accéder.

NOTES

1. Biographie de l'auteur in Marie-Laure Acquier, *Antonio López de Vega (1586 ?-1656 ?). Contribution à l'étude de la littérature politique en Espagne au XVII^e siècle*, thèse dactylographiée, soutenue à Paris X-Nanterre sous la direction de Jean Canavaggio, décembre 2000, première partie, pp. 39-133 ; et « Los Tratados en prosa de Antonio López de Vega : aproximación al discurso político en el siglo

XVII », *Cuadernos de Historia Moderna*, Universidad Complutense, Madrid, n° 24, décembre 2000, pp. 11-31.

2. « Discurso económico, en forma de una Carta, escrita a un gran Señor, sobre una reforma que mandó hazer en su casa », in Antonio López de Vega, *Sueño del perfecto Señor, Sueño político*, Madrid, Imprimerie royale, 1652, pp. 46-74 (toutes les références à cette œuvre seront tirées de cette édition citée dorénavant comme EPS). Charles Jago, « La "crisis de la aristocracia" en la Castilla del siglo XVII », in J. H. Elliott, (éd.), *Poder y Sociedad en la España de los Austrias*, Barcelone, Crítica, 1982, p. 249-286.

3. Madrid, Luis Sánchez, 1626, rééditions en 1652 et 1653 à Madrid par l'imprimerie royale.

4. Sur les aspects éducatifs de l'œuvre de López de Vega : Jean-Michel Laspéras, « Manuales de educación en el siglo de oro », *Bulletin hispanique, La Culture des élites espagnoles à l'époque moderne*, t. 97, n° 1, 1995, pp. 173-185 ; du même auteur, « Antonio López de Vega et l'éducation : le temps des ruptures », in Jean-Luis Guerreña (dir.), *Famille et éducation en Espagne et en Amérique latine*, Publications de l'université François Rabelais de Tours, 2002, p. 467-480 ; Carlos Vaíllo, « La formation culturelle de la personne chez Antonio López de Vega », in *La Transmission du savoir dans l'Europe des XVIe et XVIIe siècles*, actes du colloque de Nancy, 20-22 novembre 1997, Paris, Champion, 2000, pp. 69-79. Marie-Laure Acquier, *Antonio López de Vega (1586 ?-1656 ?)*, op. cit., t. 1, pp. 172-218.

5. Notion introduite dès 1974 dans une conférence à l'université de Rio de Janeiro, cfr « La naissance de la médecine sociale », Michel Foucault, *Dits et écrits. 1954-1988*, Paris, Gallimard, 1994, t. III, pp. 207-228.

6. Certains de ces problèmes sont été abordés in Marie-Laure Acquier, « Enjeux et ressorts de la prose d'idées dans l'Espagne du XVII^e siècle », *Cahiers de Narratologie* n° 14, *Prose d'idées : formes et savoirs*, février 2008. <http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id=613>

7. Michel Foucault, « La gouvernementalité », *Dits et écrits. 1954-1988*, Paris, Gallimard, 1994, t. II, pp. 635-657.

8. À la demande d'un ami portugais, López de Vega commente trois sonnets que celui-ci lui a envoyés de Lisbonne, EPS, pp. 105-124.

9. « Prose d'idées, prose de pensée, un bilan », introduction à *Prose d'idées : formes et savoirs*, numéro thématique des *Cahiers de narratologie*, n° 14, février 2008. <http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id=644>

10. EPS, p. 67, p. 71, p. 72.

11. Un hommage rédigé pour les funérailles de Philippe III y côtoie un autre adressé à la défunte Isabelle de Bourbon, femme de Philippe IV (morte le 6 octobre 1644), ou aux héritiers de la couronne espagnole (Baltasar Carlos, fils de Philippe IV), cf. EPS, p. 227. Sont mis en vers également le récit de l'avènement des favoris, du comte-duc d'Olivarès en l'occurrence, et celui du mariage de son unique héritière, la marquise d'Heliche (Silve, in *id.*, p. 186). La marquise d'Heliche, fille d'Olivarès se marie en 1624 avec le marquis de Toral, futur duc de Medina de las Torres et promis à un bel avenir. On trouve également le récit versifié de la mort stoïque sur l'échaffaud en 1621 de Rodrigo Calderón, favori du favori de Philippe III, le duc de Lerme (*id.*, p. 179), qui n'a pas résisté à la purge d'hommes voulue tant par le comte-duc d'Olivarès que par son oncle, Baltasar de Zuñiga. Précédent versifié des gazettes littéraires, plusieurs pièces poétiques relatent la mort des grands poètes (Luis Vélez de Guevara, *id.*, p. 139) et de leur chef de file, le grand Lope de Vega auquel López de Vega consacre une élégie (*id.*, p. 214). Ne sont pas oubliés les grands personnages canonisés de l'époque, Francisco de Borja, Ignace de Loyola (sonnet et chanson, *id.*, p. 150 et 158), Saint Isidore patron de Madrid (chanson, *id.*, p. 160), Elisabeth du Portugal, canonisée par Urbain VIII en 1625 pour avoir changé l'eau en vin. (récit versifié du miracle, *id.*, p. 230). A ce propos, cfr. Louis Réau, *Iconographie des saints*, T. 3, Paris, PUF, 1958, p. 421. Les informations qui relèvent d'un traumatisme collectif comme les catastrophes naturelles, les tremblements de terre par exemple ou l'incendie de la *plaza mayor* de Madrid trouvent

également place dans ce panorama poétique, véritable chronique versifiée de la vie de cour assortie d'une grande quantité de sonnets sur les infortunes du temps au ton désenchanté.

12. *Les moralistes. Une apologie*, Paris, Gallimard, 2008, p. 19.

13. B. Delgado Criado (coord.), *Historia de la educación en España y América. La educación en la España Moderna (siglos XVI-XVIII)*, Madrid, Fundación Santa María, Ediciones Santa María y Ediciones Morata, 1993, p. 284.

14. M. Senellart, *Les Arts de gouverner. Du regimen medieval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995, pp. 180-205 ; E. Gilson, *La Philosophie au Moyen Age* (1922), rééd. Paris, Petite bibliothèque Payot, 1976, p. 141. Georges de Lagarde, *La Naissance de l'Esprit laïque au déclin du Moyen Âge*, Paris, Louvain, Nauwelaerts, 5 vols., t. II., 1958, pp. 9-10.

15. Concepción Salinas Espinosa, « Las "Cuestiones de Filosofía Moral", de Alfonso Fernández de Madrigal », in A. Nascimento, C. Almeida Ribeiro (eds.), *Actos do IV Congresso de Associação Hispanica de literatura medieval*, Lisbonne, Cosmos, 1993, vol. II, pp. 295-300.

16. Carlos Heutsch, « La morale du Prince Charles de Viana », *Atalaya*, n° 4, 1993, p. 101-102. Viana introduit par exemple des néologismes pour qualifier la philosophie d'Aristote et il les explique. Sur l'art de la traduction chez Viana, inspirée des théories de Leonardo Bruni, cfr. Jorge Fernández López, « Carlos de Aragón, príncipe de Viana y su traducción de la "Ética Nicomáquea" », *Alazet, Revista de Filología*, n° 14, 2002, pp. 223-232.

17. F. La Mothe Le Vayer, *Œuvres de La Mothe le Vayer*, reproduction de la nouvelle édition de Desdres, M. Groell, 1756-1759, 14 volumes, t. 1, partie 2, « L'Économie du Prince », pp. 287-288, exemplaire numérisé de Bibliothèque Nationale de France, côte GALLICA, NUMM.50694, consultable : <http://Gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50694t>. Edition : *L'Économie du prince*, Paris, Courbé, 1653.

18. M. Senellart, *Les Arts de gouverner*, op. cit., p. 181.

19. M. Foucault, « La "gouvernementalité" », art. cit., p. 641.

20. Caillé, Lazerri, Senellart, *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique*, Paris, Seuil, 2006, t. 1, pp. 257-267.

21. *Ibid.*, pp. 268-281.

22. Paris, Du Puys, 1576.

23. On peut citer à titre d'exemple les œuvres de Diego Saavedra Fajardo.

24. Christine Aguilar, « L'Institution du prince : leçons d'art de gouverner adressées à Baltasar Carlos de Austria (1629-1646) », in Pierre Civil (coord.), *Écriture, pouvoir et société en Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles. Hommage du CRES à Augustin Redondo*, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 2001, pp. 77-114. Pierre Civil, « Vies d'hommes illustres et modèles politiques. Les discours biographiques de Juan Pablo Martir Rizo (1625-1633) », Jean-Pierre Etievre (dir.), *Littérature et Politique en Espagne aux siècles d'Or*, Paris, Klincksieck, 1998, pp. 363-376.

25. Carlos Heutsch, « El renacimiento del aristotelismo dentro del humanismo », *Atalaya*, n° 7, *L'humanisme en Espagne au XV^e siècle*, automne 1996, pp. 11-40.

26. Sur le renouveau du stoïcisme à l'âge classique, Pierre-François Moreau (dir.), *Le stoïcisme au XVI^e et au XVII^e siècle. Le retour des philosophies antiques à l'âge classique*, t. I, Paris, Albin Michel, 1999 ; En Espagne, Karl Alfred Blüher, *Séneca en España. Investigaciones sobre la recepción de Séneca en España desde el siglo XIII hasta el siglo XVII*, Madrid, Gredos, 1983 (1ère Munich, 1979). Sur Quevedo, l'étude classique de José Luis Abellán, *Historia crítica del pensamiento español*, t. III, Madrid, Espasa Calpe, 1988, pp. 209-234 ; Henry Ettinghausen, *Francisco de Quevedo and the Neostoic Movement*, Oxford, Université, 1972 ; Pablo Jauralde Pou, *Francisco de Quevedo (1580-1645)*, Madrid, Castalia, 1999, pp. 625-678 ; Fernando Rodríguez Galledo, prologue à l'édition de *Nombre, origen, intento, recomendación y descendencia de la doctrina estoica de Quevedo* in Alfonso Rey (dir.), F. de Quevedo, *Obras completas en prosa*, vol. IV, t. II, Madrid, Castalia, 2010, pp. 567-571. Sur López de Vega, Marie-Laure Acquier, *Antonio López de Vega (1586 ?-1656 ?)*, op. cit., t. II, pp. 472-485 ; Jeremy Robbins, « Scepticism and Stoicism in Spain : Antonio López de Vega's Heráclito y Demócrito de

nuestro siglo », in Eric Southworth, Nigel Griffin, Colin P. Thompson, Clive Griffin (coord.) *Culture and society in Habsburg Spain : studies presented to R. W. Truman by his pupils and colleagues on the occasion of his retirement*, Londres, Tamesis, 2001, pp. 137-152.

27. Marjorie Grice-Hutchinson, *El pensamiento económico en España. 1177-1740*, Madrid, 1982 ; Gutiérrez Nieto, Juan Ignacio, « El pensamiento económico, político y social de los arbitristas », Ramón Menéndez Pidal (dir.), *Historia de España, El siglo del Quijote (1580-1680) : Religión, filosofía, ciencia*, Madrid, Espasa Calpe, 1986, pp. 235-354 ; Luis Perdices de Blas, *La economía política de la decadencia de Castilla en el siglo XVII. Investigaciones de los arbitristas sobre la naturaleza y causas de la riqueza de las naciones*, Madrid, Síntesis, 1996.

28. Jean Vilar, « Des Idées, des mots pour les “choses” : l'économie, savoir sans nom de l'Espagne classique », *Les mentalités dans la péninsule ibérique et en Amérique Latine aux XVIe et XVIIe siècles. Histoire d'une problématique*. Tours, Université, 1978, pp. 32-41.

29. Bartolomé Clavero, *Usura. Del uso económico de la religión en la historia*, Madrid, Tecnos, 1985 et *Antidora. Antropología católica de la economía moderna*, Milano, Guiffrè, 1991 ; José Ignacio Fortea Pérez, « Economía, arbitrista y política en la monarquía hispánica a fines del siglo XVI », *Manuscrits. Revista d'història moderna*, n° 16, 1998, pp. p. 155-76.

30. M. Grice-Hutchinson, *El Pensamiento económico en España. 1177-1740*, op. cit., introduction.

31. Jean Vilar, « Des Idées, des mots pour les “choses” », art. cit., p. 50.

32. Ibid., p. 40.

33. Marie-Laure Acquier, « Arbitrios y economía », chapitre VIII d'Anne Dubet et Gaetano Sabatini (dir.), *Los Arbitristas en tiempos de Felipe III. Entre práctica política y propuesta económica*, in José Martínez Millán et Maria Antonietta Visceglia (coord.), *La Monarquía católica de Felipe III*, Madrid, Fundación Mapfre, 2008, 4 vols., t. III, *La Corte*, pp. 885-892.

34. Jean Bodin, *Les Six livres de la république*, livre premier, chapitre II, éd. Gérard Mairet, Paris, Poche, 1993, pp. 65-66.

35. Une étude en histoire du droit a été menée en France sur la mise en parallèle de la monarchie et de la famille : Aurélie du Crest, *Modèle familial et pouvoir monarchique (XVIe-XVIIIe siècles)*, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 2002.

36. Etude préliminaire de J. L. Bermejo Cabrero à son édition de Juan Bodino, *Los seis libros de la republica, traducidos de lengua francesa y enmendados catholicamente por Gaspar de Añastro Isunza*, Madrid, Centre d'Etudes Constitutionnelles, 1992, p. 12.

37. « Economica es un justo gobierno de muchos sujetos y de aquello que les es conveniente debajo la obediencia de una cabeza de familia », Juan Bodino, *Los seis libros de la republica*, éd. cit, p. 157, qui traduit, « Ménage est une droit gouvernement de plusieurs sujets, sous l'obéissance d'un chef de famille, et de ce qui lui est propre », Jean Bodin, *Les Six livres de la république*, éd. cit. p. 65.

38. Marie Laure Acquier, « Literatura de arbitrios y económica », art. cit., *passim*.

39. Martim de Alburquerque, *Jean Bodin na Península Ibérica. Ensaio de história das ideias políticas e de direito público*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel Portugais, 1978 ; José Luis Bermejo Cabrero, estudio preliminar a Juan Bodino, *Los seis libros de la república traducidos de lengua francesa y enmendados católicamente por Gaspar de Añastro Isunza*, Madrid, Centre d'Etudes Constitutionnelles, 1992, pp. 117-133.

40. José Larraz, *La época del mercantilismo en España. 1500-1700*, Madrid, Fondation Espagnole d'Histoire Moderne, 2000, (1ère : 1943), p. 18.

41. Id., pp. 18-19 et p. 53.

42. Juan de Mariana, *Tratado de la moneda de Vellón*, (1609), ed. Lucas Beltrán, Madrid, Ministère de l'Economie et des Finances, Institut d'Etudes Fiscales, 1987, chap XIII, p. 89, « Cómo se podrá acudir a las necesidades del reino ».

43. Je reprends cette citation de l'ouvrage que Francisco José Aranda Pérez a consacré à Cevallos : *Jerónimo de Cevallos : un hombre grave para la República. Vida y obra de un hidalgo del saber en la España del Siglo de Oro*, Cordoue, Université, 2001, p. 276.
44. Catherine Secrétan, *Le "Marchand philosophe" de Caspar Barlaeus. Un éloge du commerce dans la Hollande du Siècle d'Or*, Paris, Honoré Champion, 2002. *passim*
45. M. Senellart, *Les Arts de gouverner. Du Regimen medieval au concept de gouvernement*, op. cit., pp. 103-107.
46. Sancho de Moncada, *Restauración política de España*, (1619), ed. Jean Vilar, Madrid, Institut d'Etudes Fiscales, 1974.
47. Domenico Toranto, « Montaigne (1533-1592) : la naissance de la subjectivité moderne », in A. Caillé, M. Senellart, C. Lazerri, *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique*, Paris, Flammarion, 2007, t. I, p. 314.
48. *Essais*, II, 12, éd. P. Michel, Paris, Gallimard, 1973, p. 186, cité par Domenico Toranto, "Montaigne", art. cit., pp. 314-315.
49. Antonio Pérez, *Relaciones*, cité par J. A. Fernández Santamaría, études préliminaire à Baltasar Alamos de Barrientos, *Aforismos al Tácito Español* (Madrid, Luis Sánchez, 1614), Madrid, Centre d'Etudes Constitutionnelles, 1987, vol. 1, p. XXXI.
50. *Paradojas racionales*, ed. Erasmo Buceta, Madrid, Centre d'Etudes Historiques, 1935, p. 82.
51. I. Atienza Hernández, Ignacio, « Pater familias, señor y patron : oeconomica, clientelismo y patronato en el antiguo regimen », Reyna Pastor (comp.), *Relaciones de poder, de producción y parentesco en la Edad Media y Moderna*, Madrid, CSIC, 1990, pp. 411-458 ; « El Señor avisado : programas paternalistas y control social en la Castilla del Siglo XVII », *Manuscrits. Revista d'història moderna*, n° 9, pp. 155-204 ; Daniela Frigo, *Il padre de Familia, Il padre di Famiglia. Governo della casa e governo civile nella tradizione dell'"oeconomica" tra cinque e seicento*, Roma, 1985, Brunner, Otto, « La "Casa grande" y la "oeconomica" de la vieja Europa », *Nuevos caminos de la historia social y constitucional*, Buenos Aires, 1976, pp. 87-123.
52. José Antonio Maravall, *Poder, honor y élites en el siglo XVII*, Madrid, Silo XXI editoriales, 1979 ; Adolfo Carrasco Martínez, *Sangre, honor y privilegio. La nobleza española bajo los Austrias*, Madrid, Ariel, 2000, Enrique Soria Mesa, *La nobleza en la España moderna. Cambio y continuidad*, Madrid, Marcial Pons, 2007.
53. Bartolomé Clavero, *Antidora*. Op. cit. ; ed. fr. : *La Grâce du don. Anthropologie catholique de l'économie moderne*, Traduction de Jean-Frédéric Schaub, Paris, Albin Michel, 1996 ; Antonio Manuel España, *La gracia del derecho*, Madrid, Centre d'Etudes Constitutionnelles, 1993.
54. Jean-Frédéric Schaub, « La catégorie "études coloniales" est-elle indispensable ? », *Annales, HSS*, 2008, n° 3, mai-juin 2008, p. 642.
55. Citations respectivement, *EPS*, p. 19, p. 20 et p. 18.
56. *Id.*, p. 25.
57. *Idem.*
58. David García Hernán, *Aristocracia y señorío en la España de Felipe II. La Casa de Arcos*, Grenade, Université, 1999.
59. Charles Jago, « La "crisis" de la aristocracia », in John H. Elliott (dir.), *Poder y sociedad en la España de los Austrias*, Barcelone, Crítica, 1982, pp. 248-286 ; Bartolomé Yun Casalilla, *La gestión del poder. Corona y economías aristocráticas en Castilla (siglos XVI-XVIII)*, Madrid, Akal, 2002.
60. Anne Dubet, *Les finances royales dans la monarchie espagnole (XVI^e-XIX^e siècles)*, Presses Universitaires de Rennes, 2008, avant-propos, pp. 13-24.
61. José Antonio Guillén Berrendero, « La tratadística nobiliaria como espejo de nobles. El ejemplo de Juan Benito Guardiola y su *Tratado de Nobleza* de 1591 », *Brocar*, n° 26, 2002, pp. 81-106.
62. Louis Van Delft, *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, PUF, 1993, p. 183.
63. *La Gestión del poder*, op. cit., p. 6.

RÉSUMÉS

Cette étude tente d'approcher le sens et les enjeux de la présence du paradigme de l'économie domestique dans la prose d'idées espagnole, en particulier dans la littérature nobiliaire et « économique » du siècle d'or espagnol. Inclus dans le vaste champ de la philosophie morale dont l'histoire ramène aux sources antiques et médiévales, le gouvernement de la maison (sens étymologique du terme « économie ») peine à s'abstraire, dans les textes de cette « littératures d'idées », d'une chaîne conceptuelle analogique structurante qui la situe entre le gouvernement de la république (politique) et le gouvernement de soi (éthique). Or à l'âge classique, la littérature est traversée par des tensions paradoxales qui lui permettent de conserver son rôle de creuset de tous les savoirs mais en même temps la conduisent à favoriser l'autonomisation progressive - mais jamais linéaire- des différents champs de la connaissance. L'article présenté s'attache à faire la part entre les adaptations génériques inventées par la prose d'idées pour s'appropriier ces savoirs, l'instrumentalisation dans les discours de l'inclusion de l'« économie » dans la philosophie morale à des fins de stratégies sociales (individuelles) ou catégorielles (collectives) et les glissements épistémologiques que cela suppose. En passant par les strates de l'analyse générique, socio-historique et épistémologique d'un *Discours économique* (1652) dû à Antonio López de Vega, ce travail tente de mettre en valeur la promotion d'une « économie moralisée », qui jette les bases d'une possible évolution de l'« économie domestique » dépassant la gestion et l'administration de la maison.

El presente estudio intenta medir la significación del paradigma de la economía doméstica en la prosa de ideas española, en particular en la literatura nobiliaria y económica del siglo de oro español. Incluido en el amplio campo disciplinar de la filosofía moral, cuya historia echa raíces en las fuentes antiguas y medievales, la noción de gobierno de la casa (sentido etimológico del término « economía ») no puede separarse sino con dificultad de una cadena analógica y estructurante de conceptos que la sitúa entre el gobierno de la república (política) y el gobierno de sí mismo (ética). Ahora bien, en la literatura de edad clásica obran unas tensiones paradójicas que le permiten seguir cumpliendo su papel de crisol de todos los saberes, pero que al tiempo, favorecen en ella la autonomización progresiva - nunca lineal - de los diferentes ámbitos del conocimiento. Este artículo procura valorar las adaptaciones genéricas inventadas por la prosa de ideas para adueñarse de estos saberes, la manera como los discursos se valen de la totalidad del paradigma de la filosofía moral con fines sociales individuales o colectivas y los acomodos epistemológicos consiguientes. Basándonos en el análisis genérico, socio-histórico y epistemológico de un *Discurso económico* (1652) redactado por Antonio López de Vega, hacemos hincapié en la promoción de una « economía moralizada », como posible superación de la noción de economía doméstica.

INDEX

Index géographique : Espagne

Mots-clés : Antonio López de Vega, économie domestique, épistémologie des disciplines, genres, Littérature nobiliaire et économique, Philosophie morale, prose d'idées, savoirs

Index chronologique : XVIIe siècle

AUTEUR

MARIE-LAURE ACQUIER

Université de Nice-Sophia Antipolis, CIRCPLES-EA 3159

Spécialiste de la prose d'idées espagnole des XVIe et XVIIe siècles, Marie-Laure Acquier est responsable du groupe de recherche « prose d'idées, littératures d'idées » au sein du CIRCPLES-EA 3159.